

Pilar Albarracín  
ALTA TENSIÓN

29 Avril - 1 Juin, 2024

33 & 36, rue de Seine  
75006 Paris-fr  
T. +33 (0)1 46 34 61 07  
f. +33 (0)1 43 25 18 80  
www.galerie-vallois.com1018 Madison Avenue  
NYC, NY 10075  
(646) 476 5885  
www.fleiss-vallois.comPilar Albarracín <sup>ES</sup>  
Julien Berthier <sup>FR</sup>  
Julien Bismuth <sup>FR</sup>  
Alain Bublex <sup>FR</sup>  
Robert Cottingham <sup>US</sup>  
John DeAndrea <sup>US</sup>  
Massimo Furlan <sup>CH</sup>  
Eulália Grau <sup>ES</sup>  
Taro Izumi <sup>JP</sup>  
Richard Jackson <sup>US</sup>  
Adam Janes <sup>US</sup>  
Jean-Yves Jouannais <sup>FR</sup>  
Martin Kersels <sup>US</sup>  
Paul Kos <sup>US</sup>  
Zhenya Machevna <sup>RU</sup>  
Francis Marshall <sup>FR</sup>  
Paul McCarthy <sup>US</sup>  
Jeff Mills <sup>US</sup>  
Arnold Odermatt <sup>CH</sup>  
Henrique Oliveira <sup>BR</sup>  
Peybak <sup>IR</sup>  
Lucie Picandet <sup>FR</sup>  
Emanuel Proweller <sup>FR</sup>  
Lázaro Saavedra <sup>CU</sup>  
Niki de Saint Phalle <sup>FR</sup>  
Pierre Seinturier <sup>FR</sup>  
Peter Stämpfli <sup>CH</sup>  
Jean Tinguely <sup>CH</sup>  
Keith Tyson <sup>GB</sup>  
Tomí Ungerer <sup>FR</sup>  
Jacques Villeglé <sup>FR</sup>

## VERNISSAGES

Samedi  
27 avril

18:00 - 21:00

D'abord il y a de grandes fleurs peintes sur le papier. Des fleurs rouges, roses et bleues aux corolles généreuses et ouvertes. Des animaux aussi. Carpe, grues, paon. Des végétaux divers. Ces motifs nous sont familiers. Ce sont ceux qu'on trouve sur les châles de Manille, ces étoiles de tissu brodé étroitement associées à l'Espagne mais dont l'origine est plus complexe.

Historiquement fabriqués en Chine, ils ont transité entre le XVIe et le XIXe siècle sur les galions de l'Empire espagnol via les Philippines et le Mexique pour finalement arriver en Espagne et devenir un accessoire folklorique traditionnel et un symbole typique.

Dans un double mouvement de déconstruction et de mise en lumière, Pilar Albarracín a choisi d'en faire les motifs d'une série d'œuvres récentes, *Almas robadas* « Ames volées » en français, Les isolant et les reproduisant en grand sur le papier. Puis, dans son studio transformé en atelier de broderie - un médium familier de l'artiste née en 1968 à Séville - une métamorphose s'opère. Affairée autour des grands dessins, une assemblée de « petites mains » recouvre l'envers des fleurs et des animaux peints de milliers d'épingles qui suivent précisément les lignes et les contours colorés - elles les redessinent en trouant le papier d'un geste répété, quasi rituel. Littéralement épinglés, les motifs changent de sens, de nature et d'aspect. Imitant le textile, leur seconde peau d'acier captive et inquiète. Une dualité qui est celle de leur histoire et qui s'incarne dans l'espace : visibles recto-verso, les œuvres présentent deux faces opposées. Deux visions différentes d'une même réalité. L'une séduisante et violente, l'autre inoffensive et neutre.



Almas Robadas, 2024



Welcome, 2024

Question de points de vue. En levant la tête, un autre spectacle également ambivalent s'offre au regard avec les installations *Rompimiento de gloria I et II* issue de la série *Lujo Iberico* (2001). Son titre fait référence à la technique utilisée dans la peinture et le haut-relief de la Renaissance au Baroque pour séparer le monde terrestre et le monde céleste. Ici, Pilar Albarracín s'amuse à les relier, avec l'humour et l'irrévérence qui caractérisent son œuvre. L'artiste originaire de la Sierra de Arcena où se fabrique l'emblématique Pata Negra ibérique transforme la galerie en fastueuse charcuterie, suspendant au plafond un ensemble de pièces en velours foncé en forme de chorizo et de boudin qu'elle considère comme ses Madeleine de Proust. Une façon de s'accommoder d'un héritage culturel donné, d'en jouer, de marier le vulgaire au sacré en habillant le saucisson populaire de l'étoffe des rois et des hauts dignitaires religieux.

« Alta Tensión », sa nouvelle exposition à la galerie G.P & N. Vallois, tient du creuset. Un creuset où se mêlent les mondes, les traditions, les époques et les dominations de différente nature. Pilar Albarracín y remonte le temps et l'Histoire, revisitant les récits établis, les codes et les clichés qui forment les cultures et les identités, assignent et figent les êtres et les idées. Elle les épingle, les retourne, les questionne avec une douceur et un mordant réels.

Barbara Soyer

LUCIE PICANDET  
Charnières

Le monde vu par des chauve-souris (détail), 2022

« La médiocrité de notre univers ne dépend-elle pas essentiellement de notre pouvoir d'énonciation ? » s'interrogeait André Breton Dans son *Introduction au discours sur le peu de réalité*, un essai poétique publié chez Gallimard en 1927.

C'est depuis cette identité postulée par Kant entre le langage et la faculté de connaître, également défendue par le philosophe du langage Ludwig Wittgenstein, que Lucie Picandet fonde un vaste projet de déconstruction esthétique qui en fait le procès. Travaillée par ce qu'il est possible d'exprimer, ou de faire voir, sa cosmologie picturale n'a rien d'une fantasmagorie hors sol. Lucie Picandet fait au contraire le choix de s'enraciner dans l'organicité du corps qui nous relie à l'ensemble du vivant. Cette organicité échappe à toute saisie langagière, mais certainement pas aux effets de la parole, comme la psychanalyse nous l'enseigne.

Comment rétablir le déficit de réalité filtré par le langage, la logique, la raison discursive ? En donnant symboliquement la parole à des entités fictives et non-humaines, comme par exemple le parasite, le radiolaire ou la chauve-souris, le gorille ou le poulpe, Lucie Picandet convoque un espace relativiste qui pourrait accueillir la multiplicité des mondes. Ses compositions picturales baroques, toutes en circonvolutions et plis, ou fragmentées, faites d'emboîtements et de ruptures d'échelles se traduisant par des effets de loupe qui agrandissent les parties d'un tableau, ouvrent leur perspective sur l'infini (...). Cet ambitieux projet de connexion à une « perception corporelle », Lucie Picandet le déploie avec humour, tendresse et fantaisie.

Elle le fait depuis l'écriture, en 2006, d'un poème au titre évocateur, « Le Grand Tanneur » et le déploie en tableaux dont les agencements de formes organiques se réfèrent au registre paysager et nous font circuler à l'intérieur d'un grand corps imaginaire. Mis à plat par une série de coupes inspirées des formes de planches anatomiques, ces corps ouverts comme des manteaux hébergent de multiples mondes dont les effets de capillarité se produisent toujours en lisière de paysage, à la limite entre l'extérieur et l'intérieur. Dans ces « paysages intérieurs », Lucie Picandet décline en effet des analogies topographiques qui empruntent à l'écologie, à la notion de terre et d'humus, ainsi qu'à la médecine, à travers les notions de cosmétique et de symptôme, de surface et de profondeur, de guérison et de réparation. Dans la « cité mythique souterraine » d'*Agartha*, peinture réalisée en 2022, et dont la grotte peinte cette année est peut-être le prolongement, « les gouttes de sueur de notre monde malade tombent pour y trouver une place de choix, elles sont serties à la manière de pierres précieuses ». L'œuvre de Lucie Picandet semble ainsi toute entière travaillée par la notion platonicienne de « Pharmakon », réactivée par le philosophe Jacques Derrida afin de penser la dynamique paradoxale de l'expression écrite. Elle serait à la fois le lieu des maux et des guérisons, un poison et un remède, un exutoire addictif autant que libérateur.

Ainsi, a-t-elle imaginé, au sein de cet univers pharmakologique imaginaire, animé par des réseaux de solidarité inter-espèces, *Les Incarnatrices*. « A l'inverse des plantes carnivores », elles permettent à des esprits, ou des idées, de transiter à travers leurs longues tiges nourricières pour se former, prendre corps, éclore en des fleurs à l'éclatante beauté. « Ce sont des machines de vie, à mi-chemin entre le totem (ou le sceptre) et l'alien. Elles expriment (...) le mystère de la *phusis* grecque : ce par quoi la vie croît ».

Si l'on veut bien se mettre sur le nez les lunettes multidimensionnelles, et multidirectionnelles, que nous tend Lucie Picandet, on verra comment l'extraordinaire minutie de ses peintures est une incitation poétique à suspendre les multiples constructions technologiques qui nous éloignent du monde sensible pour entrer de plain-pied dans une nature qui est aussi profondément la nôtre, y frayer son devenir avec la force de l'émerveillement renouvelé, et sans craindre ses désirs.